

Vraie et fausse musique populaire

Il y avait autrefois, il y a encore en certains pays une ambiance infiniment plus favorable à l'art, avec davantage de loisirs, davantage de beau, de visible, davantage de poésie, si vous me permettez l'usage de ce mot, que notre époque tourne parfois en ridicule.

Et c'est là, justement, qu'est le crime de la société moderne : tuer la poésie, soit par une vie trop pénible et pleine de trop d'âpreté, soit par la contagion de maintes choses malpropres : mœurs commerciales, musique de bas étage, matérialité des désirs, etc., cela m'entraînerait trop loin.

Autrefois, ce n'était pas l'âge d'or, je n'y crois guère ; mais enfin, cet art populaire naissait, vivait dans la campagne, en face d'horizons harmonieux, et les villages mêmes avaient leur beauté ; à l'église, l'on entendait une musique infiniment meilleure qu'aujourd'hui, et le goût ne risquait pas de se corrompre à d'autres musiques douteuses, comme aujourd'hui ; enfin, il y avait l'influence si salutaire des modes anciens, encore vivaces.

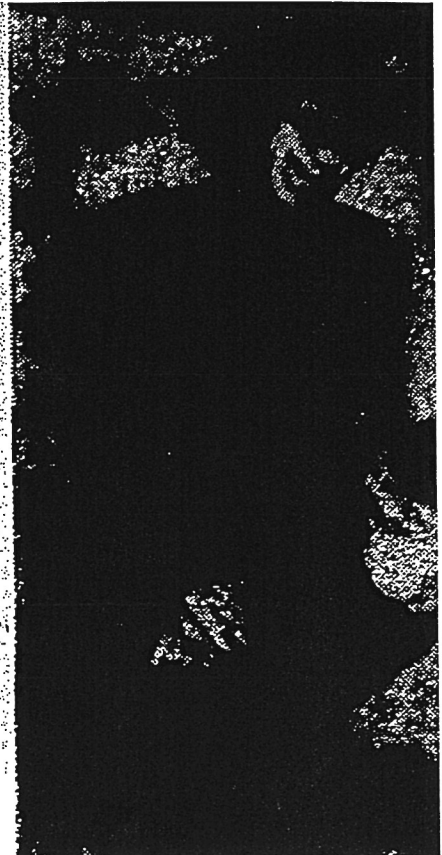
De nos jours, où est la beauté pour les humbles des villes ? Elle est parfois au cinéma, je le veux bien (quoiqu'elle y soit moins souvent que je ne le désirerais), mais elle est dans ce qu'on y voit, elle n'est presque jamais dans la musique qu'on y entend. Et je ne puis, vraiment, trouver que ce soit là de la musique populaire. Populacière, à l'occasion ; bourgeoise aussi, oui bourgeoise surtout, et c'est la même qu'on fait entendre aux passagers de première classe à bord des grands paquebots, cette musique légère qui pourrait être si charmante, qui peut être si charmante lorsqu'elle est écrite par un Chabrier, mais qui le plus souvent verse dans un vulgaire que, décidément, je ne puis ni ne veux appeler populaire, parce que c'est faire injure au peuple — au peuple qui, autrefois, créa tant de belle musique de folklore.

C'est pourquoi je maintiens ma distinction entre la musique légère qui a de la popularité, et la musique vraiment populaire, expression du peuple, comme furent les Chansons Bretonnes, celles de l'admirable folklore espagnol, la Complainte de la Volga, les vastes mélodies indiennes, les airs de cornemuse d'Ecosse, les rêveries des Irlandais et des Gallois, etc...

Les dancings et le luxe facile de la société moderne ont avili même la trivialité (trivial, ce n'est pas vulgaire, il y a une nuance). Le tango, qui est déjà de la habanera dégénérée, le tango, venu des bas ports, des cafés tanches et des maisons closes des Suburbs d'Amérique du Sud, le tango, danse qui n'est qu'un prétexte à pelotage, c'est encore une forme de l'art populaire, à la rigueur, et cela peut avoir son caractère, cela même a de la beauté, quand c'est stylé par un vrai musicien. Exemple les Sandales de Bazil, de Milhaud. Mais la petite chanson de cinéma, c'est parfois bien vulgaire (sauf chez les Américains, où elle se révèle plus franchement comme l'expression juste de toute une partie de la société ; alors il y a une harmonie entre l'expression naturelle des nègres et des blancs de là-bas, et sa réalisation). Chez nous, vous me direz qu'il y a correspondance entre le ton gouailleux de l'accent parisien et telle de ces chansonnettes « comiques », gouailleuses également. C'est possible. Mais alors je le regrette, car il y a mieux à montrer que cela chez nous, et cela même pourrait affecter des formes plus musicales. En fait d'humour, je préfère celui de la Chanson de l'Ane, ou de Monsieur Dumollet.

Il y a encore beaucoup d'autres manifestations de musique légère, assez peu désirables, d'harmonie primaire et plate, de mélodie naïvement sensuelle ou sentimentale. Quand on compare cela à l'ineffable tendresse, en majeur, de mélodies bretonnes telles que le Seigneur Nanu et la Fée, ou la Ceinture de Noces, on a légèrement le cafard s'il fallait admettre que ces musiques modernes, naïves et plates, fussent réellement de la « musique populaire ». Mais c'est cela, justement, que je n'admets pas.

Ch. KOECHLIN.



Marie KALFF et LESLIE

La Mère est, sans doute, le chef-d'œuvre de Maxime Gorki. C'est à la fois le roman qu'il écrivit avec le plus de passion et où il s'appliqua à exprimer le maximum de vérité humaine et sociale. Le visage d'une femme simple entre toutes les formes et profondément, magnifiquement humaine, s'anima des reflets les plus sourds, les plus durs, mais aussi les plus triomphants, les plus nobles, les plus doux de la vie. L'infini des souffrances du cœur, la richesse d'une sensibilité pour laquelle chaque jour est un combat quotidien contre la misère, la douleur, le désespoir, la haine est une épreuve venue de Dieu avant de venir à nous. Les hommes, l'éveil enfin d'une conscience à la liberté et au combat qu'elle commande pour sa conquête, c'est cela que le style si personnel de Gorki et le génie de l'écrivain rendent si dense, peuplent de résonnances innombrables au long du récit, c'est cela que l'adaptation à la scène peut représenter.

Les artistes soviétiques ont souffert pris par le biais pour y réussir, c'est s'agissait de cinéma ou de théâtre. On a pensé à l'inoubliable film de L. Dovkine, ainsi qu'à la création de C. Lopkov au Théâtre Réaliste de Moscou.

Nos amis du Théâtre du Peuple viennent de triompher à leur tour en surmontant ces difficultés en faisant de La Mère dans l'adaptation de Victor Marguerite grâce à la mise en scène de M. de la Cour, secondé par des décorateurs que Moulart et Goyard, un spectacle qui soulèvera les applaudissements.